

Les régions transfrontalières doivent-elles rester un défi ?

Jacqueline Breugnot

Universität Koblenz-Landau (Allemagne), breugnot@uni-landau.de



Reçu le 26-02-2013 / Accepté le 13-06-2013

Les régions transfrontalières doivent-elles rester un défi ?

Résumé : *La proximité frontalière n'est pas nécessairement une opportunité pour développer des compétences interculturelles et plurilingues. Pour les habitants de ces espaces, la proximité est une réalité géographique, politique, économique, sociale et culturelle, avec laquelle il faut composer mais qui suscite toujours des résistances et des phénomènes de défense.*

Les forces en présence sont multiples. Leur objectif est souvent proche, à savoir : « vivre en paix avec les voisins », mais ce vivre en paix signifie pour certains « vivre ensemble » quand il signifie pour d'autres « vivre chacun chez soi ». L'équilibre peut sembler précaire et soumis aux aléas des politiques nationales. Il apparaît cependant qu'au lieu d'exacerber les jeux de pouvoir, une recherche de consensus s'établit.

La contribution comportera trois parties. Une première précisera la notion d'espace frontalier, les fonctions attachées au concept de frontière, une seconde donnera un aperçu des phénomènes en jeu, tandis qu'une troisième partie résumera nos conclusions et propositions en matière de formation des jeunes adultes et notamment des enseignants, pour aller vers un renoncement aux dogmatismes, au profit d'une plus grande flexibilité, tant en termes de comportement, d'attitude que de choix des langues.

Mots-clés : *espaces frontaliers, stratégies linguistiques, plurilinguisme, communication, formation*

Sind grenzüberschreitende Regionen eine Herausforderung?

Zusammenfassung : *Grenznähe muss nicht zwangsläufig eine ideale Voraussetzung für die Entwicklung interkultureller und mehrsprachiger Kompetenzen schaffen. Für die Bewohner von Grenzräumen ist die Nähe zur Nachbarnation*

eine geographische, politische, wirtschaftliche, soziale und kulturelle Realität, mit der sie sich auseinandersetzen müssen, die aber immer noch auf Widerstände stößt, ja sogar Abwehrhaltungen hervorrufen kann.

Auch wenn jeweils unterschiedliche Interessen dahinter stehen mögen, sind sich die Bewohner von Grenzregionen doch weitgehend einig in dem Bestreben, mit ihren Nachbarn in Frieden zu leben. Dieses « in Frieden leben » kann aber zweierlei bedeuten: Für manche bedeutet es « zusammen mit den Nachbarn », für andere dagegen « jeder für sich ». Politische Ereignisse auf nationaler Ebene könnten zu Unstimmigkeiten zwischen den Grenznachbarn führen. Doch ist man dort, statt Machtspiele zu betreiben, verstärkt um Konsensfindung bemüht.

Der vorliegende Beitrag untergliedert sich in drei Teile: Im ersten Teil wird versucht, den Begriff « Grenzraum » genauer zu definieren und die unterschiedlichen Funktionen des Konzepts « Grenze » herauszuarbeiten. Der zweite Teil gewährt dann einen Einblick in aktuell beobachtbare Phänomene und Entwicklungen in Grenzregionen. Im dritten Teil werden schließlich konkrete Vorschläge und Konzepte für die Ausbildung von jungen Erwachsenen, insbesondere von Lehrern, vorgestellt, deren Ziel es ist, ganz bewusst auf Dogmen zu verzichten und damit eine höhere Flexibilität im Verhalten, in der Einstellung und nicht zuletzt auch im Umgang mit Sprachen zu erreichen.

Schlüsselwörter : *Grenzräume, Sprachpolitik, Mehrsprachigkeit, Kommunikation, Ausbildung.*

Border regions: Should they remain a challenge?

Abstract : *Proximity to a border doesn't necessarily result in opportunities for the development of intercultural and multilingual competences. For the inhabitants of these spaces, the proximity is a geographical, political, economical, social and cultural reality which they have to deal with, but that still elicits resistances and defensiveness.*

There are many factors in play. The inhabitants' goals are often the same: knowing « how to live in peace with their neighbors ». However, « living in peace » will mean for some « living together », and for others « everyone keeps to his own space ». Although national politics may at times exacerbate power games within border regions, observation seems to indicate that more often than not a concern for establishing consensus prevails.

This paper includes three parts. The first specifies the notion of border regions and the different roles of the border. The second gives an overview of the phenomena at work, while the third will summarize our conclusions and some proposals for the training of young people, in particular teachers. This training aims to eschew dogmatism in favour of a greater flexibility in terms of behavior and attitude as well as choice of the language.

Key words : *border regions, multilingualism, language strategy, communication, training*

Introduction

Au cours des quinze dernières années, beaucoup de travaux (Raasch, Lüdi) sont partis du postulat que les espaces frontaliers représentaient une opportunité pour développer, chez les citoyens habitant ces espaces, des compétences interculturelles et des modes de coopération exemplaires dans le cadre d'une Europe en construction. Dans cette perspective, beaucoup d'efforts ont été consacrés, par exemple, à l'enseignement/apprentissage de la langue du voisin.

Développer toutes ces compétences – linguistiques, interculturelles et coopératives –, compte tenu de la proximité géographique, reste certainement une nécessité, une opportunité peut-être.

A l'exemple de l'espace frontalier rhénan, le présent article se propose de revisiter la fonction spécifique de la frontière dans les espaces frontaliers, d'observer les changements de stratégie et de perception des politiques menées et des populations concernées. Enfin, nous envisagerons quelques pistes de réflexion pour progresser dans la qualité du vivre ensemble.

1. Les fonctions de la frontière

Le terme de frontière englobe des réalités multiples : les frontières peuvent aussi bien concerner l'espace privé, familial, que l'espace politique, international, et comporter une dimension sociologique, sociale, culturelle, symbolique ou imaginaire (Odgers, 2001).

Elles remplissent une fonction distincte selon qu'elles séparent un territoire intra-européen d'un territoire extra-européen, ou bien qu'elles séparent deux territoires internes à l'Europe.

D'autre part, la perception et le rôle qu'elles jouent évoluent en fonction des événements politiques et des développements qu'elles connaissent.

1.1 Dans la perspective régionale, intra-européenne

Les politiques européennes considèrent a priori les frontières internes de façon critique. L'objectif est de tendre progressivement vers leur aplanissement pour parvenir à une Europe réellement unie. Cette représentation est partagée à la fois par les idéalistes et par les hommes d'affaires pragmatiques. Les frontières sont présentées comme des résidus des guerres passées et, de ce fait, aujourd'hui superflues.

Pour Yves Lacoste (1993), la fonction essentielle de la frontière est de délimiter un espace, pour constituer un Etat plus ou moins indépendant, mais la réalité est plus complexe dans le cas des frontières internes à l'Europe. En effet, elles impliquent des catégories infra- et supranationales car les espaces

frontaliers concernés ne prévoient pas de se distinguer des territoires extérieurs, nationaux, dont ils relèvent au niveau politique. La frontière sépare deux espaces appartenant à une même entité, de plus en plus homogène par certains côtés, comme au niveau juridique ou économique.

Elle se rapproche aujourd'hui davantage des frontières intérieures suisses ou belges. Là aussi, la différence et la séparation se jouent, au niveau le plus visible sur la langue, à un niveau plus discret sur les valeurs.

Les fonctions de la frontière dans l'espace frontalier rhénan sont de nature non seulement complexe mais aussi mouvante.

1.2 Hier et aujourd'hui

Les *Euregio* se sont officiellement construites sur ce postulat : dans une Europe unie, les personnes qui vivent de part et d'autre d'une frontière intra-européenne se rapprochent peu à peu, et la politique européenne va favoriser l'émergence d'une nouvelle identité partagée en créant une entité politique appropriée, ici, le Rhin supérieur.

Vu de loin, une telle démarche ne peut être que plébiscitée. Vu de près, la logique ne semble plus tout à fait aller de soi.

Il est plus facile de construire une représentation positive lorsque la notion de « voisin » reste un concept abstrait que si vous devez partager un espace commun avec lui. Plus la proximité est grande, plus les besoins de spécificités identitaires se font ressentir. Alors que pour les habitants des zones « intérieures » d'un pays, les stéréotypes servent de porte d'entrée pour une culture identifiée comme étrangère, ils mettent fin au débat dans les zones frontalières où l'on est persuadé de connaître l'autre.

Par ailleurs, il apparaît, à la lumière de la crise économique et de ses conséquences politiques, que l'atmosphère des relations internationales influe sur les relations transfrontalières. Il est difficile d'évaluer quelle part de ces évolutions s'inscrit dans une suite logique et prévisible, et quelle part peut être attribuée à un souci de maintien d'un équilibre, d'une paix sociale.

La crise a modifié, en l'espace de quelques mois, l'image et l'identité que les pays avaient développées peu à peu au cours des dernières décennies. L'Espagne a dû faire son deuil d'un pays jeune et dynamique ; la France est confrontée à son pessimisme et à la mise en question de son statut de grande puissance ; l'Allemagne se voit tentée de minimiser, dans sa communication vers l'extérieur, les conséquences de la crise, pour savourer son statut de premier de la classe. Les relations à l'intérieur des espaces frontaliers ne peuvent naturellement ignorer ces bouleversements nationaux. Les effets produits – nous le verrons plus loin – sont complexes et quelquefois contradictoires.

Les entretiens menés de part et d'autre de la frontière, et l'observation de réunions bi- et tri-nationales, dans le cadre de coopérations au sein de l'espace du Rhin supérieur, tendraient à montrer un souci de « normalité »¹, une tendance à faire taire les dissensions.

2. Quoi de neuf dans le Rhin supérieur ?

La situation du Rhin supérieur a connu, au cours des dernières décennies, de nombreux changements dans la prise en compte et la définition du français et de l'allemand, langue étrangère, régionale, du voisin. Les mesures volontaristes de rapprochement prises au cours des années 90, dont on pouvait penser qu'elles mèneraient vers une stabilisation, connaissent aujourd'hui un déficit de modernité. Ce déficit s'accompagne de phénomènes complexes encore difficiles à interpréter à première vue. Enfin, les comportements des acteurs intervenant dans des coopérations font apparaître une évolution vers la modération et la prévenance.

2.1 L'enseignement de « la langue du voisin »

Comme nous l'avons évoqué plus haut, il a été considéré, au cours des vingt dernières années, que la construction d'une identité partagée dans les espaces frontaliers ou, du moins, d'une coopération naturelle, passait par la maîtrise de la langue de l'autre. Dans certains cas, comme celui de l'espace franco-espagnol, il s'agit de la maîtrise d'une langue partagée, que ce soit le catalan ou le basque. Dans le cas franco-allemand, il s'est agi pendant longtemps de « la langue du voisin » avant que cette dénomination ne soit abandonnée du côté alsacien au profit de « langue régionale ». Il ne semble pas cependant que cette notion de langue régionale ait été partagée au-delà d'une minorité militante régionaliste.²

Pour développer le bilinguisme, des programmes spécifiques ont été mis en place au début des années 90. Dans une bande frontalière d'une trentaine de kilomètres dans le Bade-Wurtemberg, il a été décidé que seul le français serait enseigné à l'école primaire. Cet enseignement devait constituer le pendant de ce qui avait déjà été instauré du côté alsacien par le Recteur Deyon, dans les années 80, qui avait décidé que l'allemand serait institutionnalisé dans l'Académie de Strasbourg au niveau primaire.

Ces mesures devaient encourager les élèves à opter pour la poursuite de l'apprentissage de cette langue au collège.

Dans un deuxième temps, à l'initiative d'associations de parents engagés pour la restauration du bilinguisme alsacien, un enseignement intensif, paritaire, avec treize heures enseignées dans chacune des langues, est mis en place là où existe une demande des parents. De même, des classes appelées « classes bilingues » ont été créées du côté allemand, sans toutefois dépasser huit heures en langue

étrangère. On retrouve ici, dans la conception de l'enseignement immersif, les caractéristiques culturelles propres à chacun des pays.

Bien que, de part et d'autre de la frontière, l'enseignement immersif ait été présenté comme un « apprentissage sans douleur », la représentation de l'enfant comme une personne modelable à merci ou comme un être à préserver de tout stress se retrouve ici comme au niveau national (Breugnot, 2004).

Pour une partie des parents, cette offre diversifiée permet, au-delà des attentes linguistiques, de contourner la carte scolaire et de maintenir leur enfant dans l'école de quartier tout en lui garantissant un environnement scolaire protégé, ou bien d'accéder à une dérogation pour l'inscrire dans une école autre que l'école de secteur.

Nous voyons que les stratégies parentales montrent des similarités de part et d'autre de la frontière. L'enseignement et toutes les questions liées à l'enfance et à l'éducation resteront, avec les politiques de défense, les derniers bastions marqués d'ancrages nationaux profonds.

Alors que cette exclusion de l'anglais dans le primaire et le développement des classes bilingues semblaient un fait établi de part et d'autre de la frontière, on assiste aujourd'hui à plusieurs changements discrets mais lourds de signification. Tandis que du côté allemand, à la demande des parents, la possibilité de choisir l'anglais à l'école primaire a été réintroduite, l'Académie de Strasbourg cherche des alternatives à la voie bilingue paritaire, et une formation d'enseignants d'une matière non linguistique en anglais est prévue pour la rentrée prochaine.

Certains principaux de collège et proviseurs de lycée (DNA, 2013) optent,³ par ailleurs, plus facilement pour la création de sections européennes, c'est à dire avec un enseignement de cinq heures de langue (au lieu de trois) et une matière enseignée dans la langue étrangère, cette langue pouvant être au choix, l'allemand, l'anglais ou l'espagnol. Ces sections, où l'on est admis sur dossier, sont plus aisées à mettre en place et le nombre de candidats bien plus élevé que pour les sections bilingues français-allemand.

On peut parier sans trop de risques qu'il ne s'agit là que d'un début, et que la politique éducative ne résistera pas à la poussée internationaliste des parents.

Peut-être ne s'agit-il pas pour autant d'une régression et, tout comme la construction européenne aurait dû être culturelle avant d'être économique, peut-être la politique éducative se doit-elle aussi d'être culturelle avant d'être linguistique.

Les principes linguistiques se sont assouplis dans les entreprises (Stalder, 2010), plutôt aux dépens de l'anglais. Les rencontres scolaires qui auront l'anglais comme langue de communication permettront de progresser à d'autres niveaux. Si l'accent est mis sur la qualité du contenu, il deviendra possible, par exemple, de thématiser une asymétrie encore perceptible au niveau des adultes mais qui

tend à s'aplanir au niveau des adolescents. Si les lycéens allemands pratiquaient l'anglais oral avec davantage d'aisance jusqu'à présent et alimentaient ainsi volontiers une représentation de dominance, les lycéens français, grâce aux nouveaux médias, ont acquis une aisance comparable dans la pratique de l'anglais.

2.2 Un déficit d'image de la proximité

Les modes par définition changent et, tout comme le régionalisme et la décentralisation ont pu revêtir un caractère de modernité dans les années 80, la défense des langues régionales a trouvé ses promoteurs dans les années 90. *La transposition dans les faits*, en se heurtant au pragmatisme et en rencontrant les dysfonctionnements inhérents à toute mise en pratique, a affaibli l'idéalisme et l'enthousiasme liés à la nouveauté.

Les classes bilingues, au niveau du primaire, ne donnent pas toujours les résultats escomptés. Les parents qui optent pour le cursus bilingue en Alsace considèrent l'allemand davantage comme une langue étrangère que comme une langue régionale.

Il semble que le militantisme régionaliste ait finalement entraîné l'effet inverse de celui escompté, la radicalisation et le positionnement des associations de défense du bilinguisme ne rencontrant guère d'échos chez beaucoup de parents soucieux d'ouvrir l'éventail des opportunités professionnelles à leurs enfants. Ces parents visent davantage l'internationalisation des carrières intégrant le monde anglo-saxon, et perçoivent le bilinguisme alsacien comme un repli identitaire, donc en inadéquation avec le projet éducatif qu'ils formulent pour leur enfant.

La création de l'Ecole Européenne de Strasbourg (2008), et le prestige dont elle jouit, ont eu pour effet de renforcer encore l'aura et l'attractivité de l'enseignement international.

Parallèlement, l'enseignement exclusif du français dans les écoles primaires allemandes le long de la frontière a, semble-t-il, été jugé démodé par les Verts du gouvernement du Bade-Wurtemberg.

2.3 Une nouvelle complexité

Une enquête menée dans le cadre d'un cours de master⁴ a donné quelques résultats, difficiles à catégoriser de prime abord, qui témoignent d'une complexité des évolutions, disparates de part et d'autre de la frontière.

Les remarques les plus parlantes sont celles qui avaient pour objet les comportements autour de la Coupe du monde de football de 2006. Le sujet avait été proposé par une étudiante car elle percevait le phénomène comme significatif de la société allemande actuelle.

L'événement avait fait fleurir des drapeaux allemands sur les voitures et les balcons, les étudiants arrivaient quelquefois maquillés aux couleurs nationales, des écrans géants avaient été installés sur les places et dans les parcs.

Les personnes interrogées, tant du côté allemand que français, ont entre autres livré ces commentaires.

Un intellectuel allemand critiquait la présence de foules en liesse dans Berlin, et regrettait cette démonstration de nationalisme qui ne servait pas l'image de l'Allemagne. Quelques minutes plus tard, dans le même entretien, il exprimait un certain sentiment de légèreté à voir son fils de vingt-trois ans arborer avec une fierté enfantine les mêmes symboles nationalistes critiqués peu avant. Il ne se voyait pas « gâcher le plaisir de son fils » et pensait « qu'après tant d'années d'interdits, il fallait accepter cette phase, ce besoin de manifester sa fierté d'être allemand de la part de la nouvelle génération, et qu'une fois l'interdit éradiqué, tout reviendrait à la normale ».⁵

Ce témoignage est bien sûr aisément compréhensible mais son intérêt vient du parallèle qu'on peut établir avec le témoignage de jeunes étudiants français (sportifs non footballeurs au demeurant) qui, à propos des foules dans les rues de Berlin, déclarèrent « Eux, au moins, ils soutiennent leur équipe. », « En France, les gens s'en fichent et après, ils se plaignent que la France perde. » Et les mêmes, quelques minutes plus tard, là aussi dans le même entretien, ne se lassèrent pas de critiquer, en se moquant, l'omniprésence des drapeaux sur les voitures allemandes...

Un enseignant allemand, qui avait assisté à la retransmission du match Italie-Allemagne (Euro 2012) dans le Jardin des deux Rives⁶, rapporta avoir été très choqué et blessé de voir que les Français venus voir le match soutenaient de manière expansive l'équipe italienne. Il lui aurait semblé « tellement plus naturel » et, en tous cas, plus élégant que les Français se solidarisent avec leur voisin allemand.

Ces trois témoignages sont assez révélateurs de phénomènes persistants dans l'espace franco-allemand – nous n'intégrons pas ici la partie suisse de la région car les phénomènes d'alliance et de solidarité y sont complexes et les données à notre disposition ne sont pas suffisantes pour être fiables – et sans doute présents dans la plupart des espaces frontaliers.

On y retrouve une demande de solidarité et de compréhension de la part de l'autre en même temps qu'une absence de préoccupation de l'autre, l'expression d'une proximité en même temps qu'une espèce de « *Schadenfreude* » quand l'occasion se présente, et enfin, un décalage entre les effets voulus et les effets produits. Nous ferons dans la troisième partie quelques suggestions à ce propos.

2.4 Une progression dans les modes communicationnels en réunion

On observe depuis 2011, et la concomitance avec la crise économique et les tensions entre Etats ne peuvent manquer de venir à l'esprit, un certain changement dans les pratiques linguistiques lors de réunions dans l'espace du Rhin supérieur.

Il y a quelques années, la langue retenue était généralement la langue maternelle de la majorité des participants. Compte tenu de la constitution des groupes, composés de Suisses germanophones, d'Allemands et de Français, la langue retenue était généralement l'allemand, d'autant plus que les participants du côté français étaient souvent germanophones, d'origine allemande, voire Allemands. Lorsqu'un Français non germanophone participait, les réunions se déroulaient soit dans les deux langues, soit en français, mais la demande prenait la forme soit d'une revendication soit d'une excuse pour le Français, d'une concession plus ou moins coûteuse pour les germanophones.

Plusieurs des Français que nous avons interrogés et qui participent régulièrement à des réunions de travail, que ce soit dans le cadre de projets Interreg, au niveau académique ou associatif, ont fait part de leur satisfaction quant aux modes de communication qui se mettent en place. Il semblerait qu'il y ait, de plus en plus, consensus sur le principe de « chacun parle sa langue », qu'il maîtrise celle de l'autre ou non et que, si besoin est, une des personnes présentes assure une traduction à voix haute. Chacun s'efforce de parler clairement et distinctement pour faciliter la compréhension des autres. Cette pratique est vécue, au moins du côté français, comme agréable, et l'atmosphère qui en résulte plus détendue. Le partage mieux équilibré entre les langues et le passage de l'une à l'autre sont devenus familiers.

Il peut s'agir, bien entendu, d'une évolution naturelle, d'une progression due à l'expérience. Il est également possible que les espaces frontaliers, soucieux de préserver un consensus et un *modus vivendi* acceptable, se distancient des prises de position au niveau national.

3. Quelles conséquences pour la communication dans les espaces frontaliers ?

Les réflexions et suggestions qui suivent s'articulent autour de trois conclusions tirées des observations qui précèdent. Premièrement, on gagnerait à choisir le public auquel les différentes mesures s'adressent. Le dogmatisme n'ayant pas apporté les résultats souhaités, il vaudrait sans doute la peine d'opter pour la flexibilité.

Enfin, il persiste une sorte de condescendance qui contamine et pervertit grandement la communication transfrontalière sans que les locuteurs aient réellement conscience de l'effet produit.

3.1 Choisir son public

Il existe de multiples outils susceptibles d'améliorer la cohésion et de développer un sentiment de plus grande solidarité dans les espaces frontaliers. Tous les outils ne sont cependant pas adaptés à tous les âges et nous gagnerions sans doute en efficacité en distinguant les âges privilégiés pour telle ou telle approche.

Les adolescents

Si l'adolescence convient bien aux apprentissages cognitifs, elle n'est cependant pas l'âge propice au développement de la tolérance et à l'accueil de la différence. Cette classe d'âge présente un tel souci d'appartenance, de choix et de reconnaissance du groupe auquel elle souhaite appartenir qu'elle ne laisse guère de place à une différence vestimentaire, comportementale ou culturelle. D'autant que la culture – française en Allemagne ou allemande en France – non seulement n'est pas reconnue comme dominante, ce qui changerait tout, mais comme susceptible de devenir vaguement concurrentielle.

Ces différences peuvent échapper à l'œil adulte mais sont rédhibitoires dans la lecture adolescente des valeurs universelles.

Il semble peu productif de vouloir convaincre des adolescents du « must » des relations de proximité.

Ils sont prêts à apprendre une ou plusieurs langues étrangères, à condition qu'elles présentent un minimum d'exotisme ou bien qu'elles revêtent un statut de référence culturelle. Catherine Berger avait montré, en 2001 déjà, que les adolescents apprenaient mieux l'américain que l'anglais.

Les enfants

Les observations de rencontres scolaires (Breugnot, 2007) montrent que les enfants se laissent enthousiasmer par les rencontres de proximité environ jusqu'à la fin de la 4. Klasse en Allemagne ou du CM1 en France. Elles montrent aussi que les rencontres peuvent largement se passer de la dimension strictement linguistique, et que les alternatives sont nombreuses en termes de stratégies communicationnelles. Même lorsqu'aucun adulte n'intervient pour traduire, les enfants parviennent à contourner la difficulté. Il suffit que les activités proposées soient suffisamment tournées vers l'action, la réalisation d'un projet, et qu'elles nécessitent une coopération. La difficulté déclenche d'ailleurs souvent des rires, ce qui constitue un excellent liant. Rien ne s'opposerait donc à mettre en place une habitude de coopération et de découverte de l'autre au cours des quatre premières années de la scolarité obligatoire.

Les jeunes adultes et les enseignants

Nous mettons les deux catégories dans le même groupe, d'abord parce que nos étudiants réunissent ces deux critères, et ensuite parce que les démarches de prise de conscience et d'évolution sont comparables.

La première catégorie, prise indépendamment de la seconde caractéristique, est un public aisé à former, tant que l'on n'aborde pas certains sujets comme l'éducation. C'est ce qui fait du second groupe la cible privilégiée d'une formation les rendant aptes à créer du lien.

En effet, Christina Gautheron (2007 : 90) a bien montré comment « l'éducation et l'enseignement nous instituent comme être humain ; ce qui signifie qu'ils nous préparent une place dans la communauté des êtres humains. Et remettre cela en question peut être perçu comme une menace existentielle. Nous réagirons avec les armes qui conviennent ... ».

Education et enseignement sont des domaines pour lesquels chacun se comporte facilement comme représentant de sa culture nationale, la proximité géographique n'ayant plus d'impact sur les représentations.

L'investissement en formation pour ce groupe de personnes se justifie encore par leur rôle de multiplicateurs, avec tous les dégâts que l'on peut imaginer lorsque la représentation et le mode de communication transmis, même sous forme de micro-stimuli, traduisent une condescendance ou une réticence.

Pour ce public, deux objectifs nous semblent essentiels. Le premier consiste à prendre conscience de toutes les formes de condescendance, vécue comme discrète ou juste moqueuse par celui qui l'exprime, vécue comme une blessure et un manque de reconnaissance par celui qui en fait l'objet. Le second viserait à développer des compétences pour créer du lien, par exemple, en privilégiant d'échanger sur les faiblesses, les difficultés, les questionnements, plutôt que sur les forces et les avantages.

3.2 Opter pour la flexibilité

La proximité, en représentant une opportunité pour l'affaiblissement des frontières, a donné lieu à des prises de position marquées d'idéalisme mais souvent aux dépens des réalités locales et historiques. Ces convictions idéalistes ont engendré des comportements marqués de susceptibilité exacerbée, d'une part, de comportements prescriptifs rigides, d'autre part.

Renoncer aux dogmes linguistiques

Le poids des représentations en matière d'option linguistique marque la plupart des situations de communication plurilingue. En général, l'option concerne l'anglais mais les conclusions sont transférables à la situation qui nous concerne. Le

choix de l'anglais résulte d'une représentation de l'organisation ; il s'explique au niveau des dirigeants comme la seule possibilité, aucune alternative n'étant même imaginable « dans le monde actuel ». Or, les observations menées en entreprise par Pia Stalder (2010) et nos propres observations dans une organisation militaire internationale (à paraître) montrent que cette injonction du recours à l'anglais est mise à mal, dès lors que la qualité de la compréhension réciproque est privilégiée.

En général, que ce soit en entreprise ou dans l'organisation militaire, le recours à l'anglais reste privilégié pour les situations ayant un caractère public ou de représentation, mais les réunions informelles ou internes à l'organisation témoignent d'une grande flexibilité et inventivité pour garantir une communication optimale. Souvent la décision du mode de communication qui sera utilisé est prise en début de réunion ; souvent les pratiques évoluent en fonction des besoins au cours de la réunion.

Les locuteurs évoluent alors librement entre intercompréhension, choix momentané d'une langue avec ou sans traduction pour les locuteurs d'une langue tierce ou incertains, intégrant reformulations, questionnements et demandes de précisions.

Les séminaires trinationaux que nous organisons régulièrement (Breugnot, à paraître) corroborent ces observations. Les participants peuvent faire l'expérience que la perte de temps, minime, est compensée par une qualité d'écoute et d'attention à l'autre.

La dimension trinationale permet en outre de se décentrer du franco-allemand et de relativiser les points d'achoppement habituels.

La flexibilité linguistique permet de modérer les phénomènes liés aux asymétries en mettant l'accent clairement sur le contenu.

La question récurrente de l'asymétrie a longtemps été une des causes majeures de dissensions dans les relations de proximité.

L'asymétrie existe dans la plupart des contextes plurilingues, vu qu'il est rare que tous les locuteurs d'un groupe maîtrisent une langue commune au même niveau, et en aient conscience. Dès lors, se mettent en place des jeux de pouvoir, plus ou moins explicités mais qui contaminent la communication. Il est bien difficile de renoncer aux avantages que donne une meilleure maîtrise de la langue.

Dans les réunions transfrontalières, il est très rare que les personnes aient recours à l'anglais mais la question du choix de la langue utilisée donne souvent lieu à des jeux de positionnement et d'affirmation de la culture d'appartenance.

3.3 Que faire des condescendances étourdies ?

Les axes de formations et d'interventions possibles en matière de communication interculturelle sont nombreux. Celui que nous présentons maintenant vise à

répondre à la forme spécifique de dysfonctionnement évoquée plus haut, portant sur le décalage existant entre expression et perception.

Les phénomènes de condescendance sont des phénomènes partagés, l'un entraînant et nourrissant l'autre.

Pour le contexte du Rhin supérieur, les thèmes les plus courants seraient, côté allemand, le football, l'économie, le sérieux, la ponctualité, la maîtrise de l'anglais, la propreté ; côté français, la mode, la cuisine, la modernité, l'élégance comportementale, l'humour ; côté suisse, la perfection technique, la qualité de vie, la propreté, la prospérité, la démocratie. Ces sujets donnent lieu à des formes de moquerie ou de jugement.

Peu importe la part de véracité des représentations, ce qui caractérise les espaces frontaliers est la défense identitaire qui tend à exacerber ces jugements dépréciatifs pour renforcer les particularités positives de sa propre culture.⁷

L'objectif n'est pas d'apprendre à élaborer un discours politiquement correct ou de nier le fond du message que l'on souhaite faire passer mais de développer une adéquation entre ce que l'on cherche à exprimer, et à verbaliser différemment ce contenu pour réduire le décalage. Par condescendance étourdie, nous entendons la perception d'une condescendance alors que le locuteur voulait juste « rire ».

La formation comporte deux approches complémentaires : l'une analytique, l'autre expérientielle. A partir d'un corpus établi sur des enregistrements de scènes jouées telles qu'elles ont été vécues par l'un des participants comme celle du spectateur d'un match de foot, ou bien choisies pour leur caractère récurrent dans les relations internes aux espaces frontaliers. — Il ne s'agit, d'ailleurs, pas exclusivement de relations transfrontalières, les citadins ne percevant pas nécessairement la relation transfrontalière dans la même perspective que les ruraux, certains sujets sont internes à l'une des parties de la région. Il existe des proximités entre ruraux des trois nationalités en présence qui jouent sur la condescendance éventuelle des urbains à leur égard —.

Les enregistrements, une fois retranscrits, permettent de mettre en lumière tous les faits de langage par lesquels s'exprime la condescendance. Il est nécessaire que la retranscription soit précise mais on peut toujours avoir recours à l'enregistrement oral en cas de flou. Ces analyses fournissent une preuve indubitable d'un phénomène nié ou sous-estimé.

Dans un deuxième temps, la scène initiale est reprise et rejouée tant que les participants proposent des alternatives s'inspirant des constatations tirées de l'analyse. Enfin, à partir de la grille fonctionnelle d'analyse des transactions d'Eric Berne (1971), les participants repèrent les alternatives non encore jouées (Breugnot, 2008).

Cette expérientiation entraîne progressivement les protagonistes à mieux maîtriser leur discours et à réduire le décalage entre message émis et message perçu.

Conclusion

Sous la poussée de quelques militants et idéalistes, l'espace rhénan a connu des mesures importantes depuis les années 80. Les efforts pour rapprocher les populations et développer des compétences linguistiques réciproques ont connu un certain succès mais se heurtent aujourd'hui au prestige de l'international et au déficit d'image du régional.

Parallèlement, on observe une normalisation des relations de travail dans les coopérations transfrontalières et, si la frontière exerce toujours cette fonction de protection que les frontaliers lui ont toujours attribuée, plusieurs phénomènes apparaissent, qui montrent qu'on lui rattache également un souci d'équilibre.

Face aux tensions survenues dans les relations internationales, il semblerait que les vieilles concurrences, sources d'animosité, veuillent s'apaiser et que les dysfonctionnements communicationnels qui persistent relèvent en partie d'une méconnaissance de la susceptibilité qui caractérise les relations de voisinage.

Notes

¹ Les données sur lesquelles reposent les réflexions qui suivent, proviennent, d'une, part, d'enquêtes et d'observations menées par des étudiants de master, et d'autre part, d'observations et d'entretiens que nous avons menés auprès de personnes impliquées dans des partenariats transfrontaliers.

² Cette dénomination permettait de s'inscrire dans les mesures gouvernementales de soutien aux langues régionales (Textes nationaux sur l'enseignement des langues régionales), et d'obtenir ainsi une liberté d'installation que n'aurait pas permis le statut de « langue du voisin », langue étrangère.

³ Cette position est plus marquée dans le département du Haut-Rhin.

⁴ « La civilisation en cours de langue : l'apport de l'ethno-anthropologie » 2012.

⁵ Citations traduites par l'auteur.

⁶ Le Jardin des deux Rives est un parc paysager transfrontalier qui s'étend de part et d'autre du Rhin, entre Strasbourg et Kehl. L'écran géant se trouvait du côté allemand (*Kehl-Strand*).

⁷ Notons que les gouvernements travaillent avec ces représentations : la politique allemande minimise les difficultés sociales et le gouvernement français aime encore à jouer de la grandeur de la France.

Bibliographie

Berger, C. 2001. « Les lycéens et l'anglais. Rôle des variables socioculturelles dans la représentation des pays anglophones », in : Paganini, G. *Différences et proximités culturelles : l'Europe*. Paris : L'Harmattan, p. 39-52.

Berne, E. 1971. *Analyse transactionnelle et psychothérapie*. Paris : Payot.

Breugnot, J. 2007. « Rencontres scolaires en zone frontalière », in : Breugnot, J. (éd.). *Les espaces frontaliers : laboratoires de la citoyenneté européenne*. Bern : Peter Lang, p.p. 175-187.

Breugnot, J. 2008. « La formation interculturelle des enseignants en zone frontalière », in : Marie, V./Lucas, N. (éds). *Regards sans frontières sur la formation des enseignants*, p.p. 173-187.

Breugnot, J. 2013. *Communiquer à l'Eurocorps – Enquête de terrain en milieu militaire international*, thèse d'habilitation à diriger des recherches, Universität Koblenz-Landau.

Breugnot J. (à paraître). « La condescendance étourdie, une perturbation discrète de la communication interculturelle », in : *Les cahiers de l'EDIC*, Université Laval.

Gautheron, C. 2007. « Altérité, Institution, Désinstitution », in : Breugnot, J. *Les espaces frontaliers : laboratoires de la citoyenneté européenne*. Bern : Peter Lang, p.p. 83-96.

Lacoste, Y. 1995. *Dictionnaire de géopolitique*. New York : French & European Publications, Incorporated.

Odgers, O. 2001. *Identités frontalières : immigrés mexicains aux Etats-Unis*. Paris : L'Harmattan.

Stalder P. 2010. *Pratiques imaginées et images des pratiques plurilingues*. Bern : Peter Lang.

http://www.lexpress.fr/region/cacophonie-autours-du-bilinguisme-en-alsace_782784.html (consulté le 05.03.2012).

<http://www.dna.fr/edition-de-strasbourg/2013/02/06/dialog-unter-sourds> (consulté le 05.03.2012).

<http://www.lalsace.fr/actualite/2013/02/03/le-recteur-remet-en-cause-les-principes-du-bilinguisme> (consulté le 05.03.2012).